une bufleterie piquée et blanche comme la neige, ses mains sont recouvertes de gants de daim, et sur sa poitrine se balance une large croix d'honneur au ruban d'un rouge éclatant. Les traits du vieux soldat étaient flétris, sa moustache était entièrement blanche, et, quoique l'âge eût un peu courbé sa taille, il était facile de reconnaître en lui le véritable soldat modèle.

A sa vue, madame d'Harleville poussa un cri : la présence de cet homme la rattachait aux souvenirs de toute sa vie passé et aux êtres qui lui étaient devenus chers par le repentir.

— C'est vous, monsieur Bourguignon ? lui dit-elle lorsqu'elle fut un peu remise de sa surprise.

— Oui, madame la comtesse, c'est moi en personne naturelle, répondit le grognard, en jetant un regard investigateur sur l'atre où, par le froid qu'il faisait, il n'y avait que deux noirs tisons qui se consumaient lentement, sans flamme et sans chaleur.

— Oh ! mon ami, s'écria madame d'Harleville, que je suis heureuse de vous voir !

— Et moi aussi, madame la comtesse, repartit le grenadier en soupirant ! Nous sommes aujourd'hui au 15 décembre 1840.... Il y a vingt-cinq ans que je vous contemplai pour la première fois, au château de Mennecy, en compagnie *de votre respectable mère* ; j'étais heureux alors, car mon pauvre colonel vivait : il est mort !.... j'ai été à son enterrement.... Mon empereur est mort aussi, et je vais à ses funérailles !....

— Hélas ! fit madame d'Harleville en baissant les yeux.

— Mais vous, madame la comtesse, vous ne me paraissez pas parfaitement heureuse, à en juger par votre casernement actuel ; il y a loin de ce bazar à votre chambrée du château de Mennecy !

— Mon cher monsieur Bourguignon, repartit madame d'Harleville avec une sensibilité qui, cette fois, n'avait rien de factice, ce n'est pas la perte de ma fortune qui transforme ma vie en deuil perpétuel, ce sont mes remords !.... Ils sont grands !

Le grognard regarda fixement madame d'Harleville, comme s'il eût voulu pénétrer la sincérité de cet aveu ; puis, quand il se fut bien convaincu que la mère de Gontrand exprimait un sentiment vrai, il répliqua :

— C'est bien, madame la comtesse ! Le remords est le premier pas qu'il faut exécuter pour arriver à l'étape du pardon de ses fautes ! Dieu vous pardonnera vos erreurs comme d'autres vous les ont déjà pardonnées. D'ailleurs, vous avez là-haut ! deux fameux avocats, ajouta le vieux soldat, en tendant sa main vers le ciel, mon brave et honoré colonel, et M. Gontrand, votre fils, deux martyrs, l'un de l'amour matrimonial, l'autre du devoirs filial : voilà la chose.

Des pleurs furent la seule réponse de madame d'Harleville.

— Je viens, reprit le grognard, après un silence, vous voir une dernière fois peut-être. J'etais bien aise, madame la comtesse, de vous prouver que la veuve de mon honoré colonel occupait toujours le premier rang dans la pensée du Balafré, heureux ou malheureux.

— Comment ! mon digne ami ! interrompit celle-ci, seriez-vous malheureux ?

— J'ai eu aussi ma bonne dose de tribulations depuis cinq ans, répondit le grognard en essuyant avec son gant une larme qui s'échappa de ses yeux.

— Que vous est-il arrivé ? eh ! je vous en prie, mon ami, dites !

— J'ai perdu tout !... fille, femme, maison, argent, tout absolument !... y compris d'autres choses encore.

— Expliquez-vous !

— Ma bonne Lucienne est morte, il y deux ans : vous avez entendu dire que ma pauvre fille Euphrasie était..., religieuse !.... elle doit donc être considérée comme morte pour son père sur le contrôle de la famille.

— Vous avez perdu madame Bourguignon ! s'écria madame d'Harleville ; mais au moins vous reste-t-il encore quelques amis ?

— Tous morts !.... répondit stoïquement le grognard.

— Quoi ! monsieur Gonet, le beau-père de ma fille !

— Mort et enterré depuis longtemps, madame la comtesse.

— Le bon abbé Caffieux !

— Lui et sa gouvernante, mademoiselle Françoise : fricassés tous les deux.

— Et l'excellente mademoiselle de Saint-Ange !

— C'est elle qui a commencé l'ordre de la marche !

— Mais vous aviez encore messieurs.... attendez donc.... ah ! le vicomte de la panetière !

— Emballé comme les autres !

— Et monsieur Grilois ! demanda la comtesse.

— Pour ce qui est de ce paroissien-là qui n'était pas mon cousin, tout marguillier, mon collègue qu'il était, il n'est pas mort comme les autres !.... il s'est noyé dans la Juine, en allant à la pêche pour ses vieux péchés, et son corps n'a jamais été retrouvé dans la localité : que les carpes, les brochets et les barbillons, lui pardonnent l'infraction !

— Ainsi, vous n'avez plus d'amis !

— Plus du tout ; tous ont passé l'arme à gauche indéfiniment. Je suis resté seul et unique de toutes ces braves gens, debout et encore au port d'armes. Au milieu de toutes ces tombes à peines fermées, je me suis dit : "Magloire, ton tour de faction interminable ne peut tarder à venir... tâche de bien profiter des heures du repos qui te restent encore !...." Là dessus, et à point nommé, j'ai appris que les cendres de mon Empereur revenaient en France et à Paris, et que la nation faisait un appel à tous les anciens de l'ancienne, et principalement à tous les vieux de la vieille, pour escorter les restes du grand Napoléon, notre Empereur à tous, à son dernier quartier-général ! Alors, je me suis dit de rechef et en grognant : "Magloire, voilà ton affaire !" Je me suis astiqué comme le matin d'Austerlitz, de Friedland, d'Eylau, de Wagram, de la Moskow et de Waterloo, et me voilà... présent !

La comtesse ne se lassait pas d'admirer le courage, la résignation de ce brave soldat qui avait abandonné ainsi son village et ses habitude comme jadis il abandonnait son bivouac.

— Mais pourquoi, lui demanda-t-elle, vous être séparé de ma fille qui, j'en suis certaine, vous eût entouré, elle et son mari, de soins et de tendresse ? Pourquoi avoir quitté un pays où vous avez, pendant vingt-cinq ans, goûté tout le bonheur de père et d'époux et d'honnête citoyen ?

— Il paraît, madame la comtesse, que vous ne connaissez pas la chose ?.... fit le grognard

— Quelle chose ? demanda la comtesse.

— Celle relative à votre fureur de gendre, M. Théophile Gonet, le notaire de Mennecy.

— Non, en vérité, fit madame d'Harleville, avec un sentiment mêlé de crainte et de curiosité.

— Eh bien ! je vais vous la divulguer, bien que cette déroute ne soit guère honorifique pour son honneur ! — M. Gonet a filé, il a environ trois mois, emportant avec sa femme, la grenouille des *Menneciens*, c'est-à-dire qu'il a mis la clé sous la porte ; ni vu, ni connu, je t'embrouille !.... parce que, me disait-on, dernièrement encore, sa comptabilité était plus que légèrement embrouillée, et que ses registres n'avaient point été tenus selon l'ordonnance en vigueur dans la vieille garde : voilà la chose !

— Ah ! mon Dieu ! fit la comtesse en cachant son visage dans ses mains.

Émile Marco de Saint-Hilaire.

La fin au prochain No.

COURRIER DE PARIS.

Paris 15 Juillet, 1846.

Tout est dit, la session est close, juillet a mis en désarroi l'armée parlementaire, chefs et soldats vont revoir leurs foyers. Il était temps : après sept mois de batailles législatives et d'exercices oratoires, le repos est bien nécessaire. Les plus pressés n'ont pas attendu la fin de la fête et sont partis avant le bouquet, c'est-à-dire avant la clôture officielle ; et combien dans le nombre qui ne reviendront pas, combien de ces Cincinatus que l'on n'enlèvera plus à leur charrue. Mais avant de respirer le frais et de se reposer de tant de fatigues sous l'ombrage des hêtres et autres arbrisseaux poétiques, une dernière et rude tâche attend les Tityres du parlement. Il leur faudra passer sous les Fourches-Caudines du compte rendu. Rude épreuve ! En ce moment il se dresse, dans tous les coins de la France, une quantité de petites sellettes où l'électeur va faire monter son député. Les uns, malgré l'éloignement, n'ont point perdu de vue la boule de leur représentant. Comment a-t-elle passé du noir au blanc ? voilà ce qu'il s'agit d'abord d'expliquer à la satisfaction générale. D'autres, plus positifs s'écrient à la fois : Et notre pont aurons-nous un chemin de fer ? eh quoi, pas même un tableau pour l'église ! Puis vient l'électeur pur sang, qui réclame un bureau de poste pour son gendre, une bourse pour son fils, et la décoration pour son paletot. Enfin l'électeur naïf, béotien et ami du calembour : " Quoi, vous n'avez pas songé au chapeau de ma femme et vous avez joué à ma sœur le tour d'oublier le sien, et voilà comme vous vous acquittez de votre mandat, c'est joli ! " Et alors s'élève de toutes parts un concert de reproches et de charivaris comment le malheureux député ne perdra-t-il pas la tête au milieu de ces exigences ! mais aussi que de bénédictions quand il a eu sa part de dépouilles opimes, que d'ovations, de bouquets et de banquets ! c'est le beau côté de sa médaille. Notre homme, muet à la tribune, sent alors sa langue se délier tout à coup, il a l'éloquence de la *chair* à début de l'autre. La bonne ville de Paris ne connait guère, pour son compte, ces spectacles constitutionnels, mais combien de petites cités départementales qui se permettent annuellement ce genre de récréations.

En même temps que les députés, MM. les ministres s'en vont aussi goûter les charmes du *far niente* M. Guizot va se distraire des soucis politiques au Val-Richer. M. Duchatel, économiste et gourmet, ne manque pas chaque année de visiter ses crus du Médoc, c'est là qu'il aime à savourer l'ivresse de ses succès électoraux et qu'il boit l'oubli de ses défaites parlementaires. M. Cunin-Gridaine se retire, comme l'oncle de Danières, dans son palais près de Sedan. Cependant la Marine va prendre les eaux à Vichy en compagnie des Finances, dont la santé est fort délabrée ; la Justice ne tardera pas non plus à quitter Paris, mais la Guerre lui reste ainsi que les travaux publics.

Où sont nos dédommagements pour tant de pertes ! non-seulement Paris a perdu ou va perdre ses députés et ses ministres, mais encore ses feuilletonistes et ses écrivains font mines de l'abandonner. S'il renoncent au séjour de la capitale, ces messieurs toutefois ne renoncent point à la parole. Depuis quinze jours quels flots de descriptions et quelle ardeur dithyrambique ! leur hymne à la vapeur n'est point terminé. C'est la première fois que tant de feuilletons se trouvent d'accord. Même enthousiasme, mêmes détails statistiques, géographiques et gastronomiques. Ceux qui aiment le même air, selon l'observation judicieuse de Bilboquet, doivent être enchantés. Moulaur a dit de certain Crésus : " On le mange, mais on ne le digère pas. " Et M. le président Séguier, d'un avocat qui recommençait à chaque instant sa plaidoirie : " Il trotte sous lui. " Mais ici toute assimilation serait injuste, et il faut reconnaitre au contraire le talent et les ressources d'imagination de ces écrivains qui ont eu tant d'esprit au galop. Tel est cependant le flegme insouciant d'un public distrait et volage, que toutes ces brillantes fantaisies, échappées à la verve des modernes rapsodes, s'en vont comme l'objet de leurs chants, en fumée, et qu'il n'en restera rien, si ce n'est sans doute la cantate de M. Janin et la médaille d'or qu'elle a value à M. Berlioz.

Mademoiselle Rachel vient de se mêler à cette émigration du feuilleton vers le Nord ; mais sa tournée est plus fructueuse ; la Belgique, qui ne peut pas tout contrefaire, lui paie sa gloire à beaux deniers comptants. La grande tragédienne débite aux Liégeois les vers de Racine à dix francs pièce, soit trois mille francs pour le rôle de Monime qui rime trois cents fois. L'*ut* de poitrine n'est pas plus productif et décidément la poésie a du bon.

Resterons-nous dans Paris quand tout le monde en sort ! Les promenades sont désertes, les salons dépeuplés, le théâtre devient une solitude, la bourse est silencieuse ; la justice veille toujours, mais le crime est heureusement endormi et les tribunaux ne nous laissent pas la ressource d'un petit criminel. Paris n'a rien créé depuis un mois, si ce n'est un congrès de médecins qui s'assemblent pour disserter sur le *crétinisme* ; Paris n'a absolument rien inventé, si ce n'est une exposition d'horticulture, une séance d'Académie et un cercle oriental, cercle jusqu'à présent peuplé d'occidentaux avec des tendances à l'islamisme. Vaste réunion d'amis qui ne sont pas des turcs, où vont s'assembler, dans des intentions civilisatrices, les gros mangeurs de riz, les fumeurs d'opium et les plus longues barbes de la capitale.

L'Académie française vient de faire une bonne action : elle a déterré à M. Lafon-Labatut, le legs que lui confia un généreux bienfaiteur pour être remis au jeune poëte que ses malheurs et son talent rendraient le plus digne de cette récompense. M. Lafon-Labatut est ce jeune poëte aveugle dont *l'illustration* a publié le portrait et dont elle a signé les œuvres à l'attention publique.

Il est question (ceci n'a plus rien d'académique d'élever une statue à Jeanne d'Arc dans les murs d'Orléans. C'est bien tard, mais vaut mieux tard que jamais. Jeanne d'Arc avait déjà sa statuette, mais qui ne l'a pas de nos jours ! plus d'un personnage pourrait dire comme celui de la comédie, que son valet de chambre est mis...en statuette. Sous ce rapport, le bel-esprit n'est pas mieux partagé que le vilain. Qu'on s'appelle Lamartine ou Laridon, Lamennais ou Larissole, n'importe ; l'airain et le bronze coulent pour tout le monde. Nous avons vu la statuette de Carême à côté de celle de Napoléon. Pourquoi les gloires ne seraient-elles pas un peu mêlées quand les arts se confondent si volontiers ? Par exemple, voyez à quel point se sont associées, de nos jours la littérature et la cuisine. Aujourd'hui les plumes d'auberge savent mettre l'orthographe. Sans compter tant de mémoires d'illustres cuisiniers, la presse nous a livré des essais culinaires, des codes gourmands ; aujourd'hui même elle offre à notre appétit et nous annonçons au vôtre *les Classiques de la table*, collection qui sera toujours de circonstance et qui doit trouver sa place, reliée en veau, parmi les autres classiques, dans toute bibliothèque *comme il faut*.

Un bon livre de cuisine, a dit un juge compétent, est un bon morceau de littérature. Il est compris et goûté de tout le monde. Combien de romans, combien de comédies et de feuilletons dont on ne saurait faire le même éloge ! L'affinité de la cuisine et de la littérature est établie d'ailleurs par la concordance des termes de leur vocabulaire. Vous dites d'un bon littérateur : C'est un homme de *goût* ; d'une comédie de M. Casimir Bonjour, qu'elle est bien *fade*. Aux histoires de M. Sue vous trouvez du *piquant*, et du *sel* dans les pièces de M. Scribe. Vous dites des vers de M. de Lamartine qu'ils ont de la *saveur*, de la prose de M. de Balzac qu'elle a du *montant*, la faconde de M. Duchâtel est *pâteuse*, la phrase de M. Sainte-Beuve est *sucrée*, les vaudevilles de M. Bayard sont *indigestes*, et ceux de M. Varin tombent dans la *farce*. Combien d'autres points de ressemblance nous pourrions saisir entre l'homme de lettres et le cuisinier. La langue est la base commune de leurs opérations, l'homme de lettres tient la plume arrachée par le cuisinier. Que font-ils tous les deux sinon mettre perpétuellement leur imagination en hachis, leur verve en compote et leur esprit à toutes sauces ? Terminons ce *hors-d'œuvre* par cette considération décisive : les autres arts ont leurs juges spéciaux et compétents : quant à la cuisine, tout le monde s'en constitue juge, ainsi que de la littérature. Personne n'ancend se récuser dès qu'il s'agit d'apprécier la valeur d'un mets ou d'une œuvre littéraire. Tel qui n'a jamais lu qu'un livre ou mangé que d'un plat décide imperturbablement du mérite de tous les autres : aussi combien de blasphèmes et de fautes de langue commis contre les *Classiques de la table*, et en littérature combien de jugements de cuisine !

Voulez-vous que nous mêlions quelques myrthes à tant de lauriers, et parlerons-nous mariage pour le dessert. Ovide et bien d'autres poëtes, depuis lui, ont affublé le grand dieu *Hymenæus* d'une robe de safran, mais sa parure n'en restera pas moins à la mode, *et nunc et semper*, comme dit la liturgie, et dans tous les siècles des siècles M. de Jouy a dit d'une façon sentimentale qu'une épouse est une maîtresse pour un jeune homme, une compagne pour l'âge mûr, et pour le vieillard un garde-malade. Cette sentence a même obtenu les honneurs de la litographie Elle n'a jamais été plus de circonstance qu'elle ne l'est aujourd'hui dans la capitale On s'est marié et remarié à outrance. On cite quelques jeunes Parisiens et patriciens qui à l'exemple de Romulus, sont allés enlever leur Hersilie dans le camp sabin. Il s'est dit en même temps qu'une Sabine, Irlandaise de naissance, avait sauté le détroit pour proposer à un célèbre compositeur les épousailles de Gretna-Green, accompagnées d'une multitude de banknotes, admirable effet de symphonie ! Comme toujours, c'est au faubourg Saint-Germain que se sont accomplis le plus de mariages d'inclination ; en outre la chapelle du Luxembourg a vu bénir quelques-uns de ces mariages de raison, parfois si déraisonnables, en attendant celui d'un illustre comte sexagénaire qui, cette fois, aura pu triompher d'une condition...de grands parents.

Les chambres congédiées, le déficit de la politique, le calme de la bourse, le silence de la justice, les vacances de la diplomatie, le *sauve qui peut* du beau monde et du monde officiel, triste situation pour la presse ! Sevrée de nouvelles, prise au dépourvu de récits et d'événements authentiques, elle se rejette sur le passé et tente de faire le pain des vivants avec la cendre des morts. Nous voila dans la saison des *canards*, on réhabilite le *puff* ; il n'en est encore qu'à sa période ascendante, la plus tragique et lamentable. Depuis quelques jours, ce ne sont que noyés, suicidés, meurtris, écrasés, assassinés que le journal recueille, soigne, panse, ressuscite et moralise avec une sollicitude admirable et une charité vraiment attendrissante. On attend incessamment l'intermède ordinaire des chiens enragés, des paris excentriques, des enfants bicéphales, des filles électriques, des hommes incombustibles et des conducteurs d'animaux que le journal fait toujours dévorer par leur marchandise.

Et voilà comment, à défaut de nos hommes d'Etat, comédiens, sauteurs, orateurs, chanteurs, équilibristes, économistes et banquistes, jamais dans la bonne ville de Paris le chroniqueur ne saurait rester court, ni un *Courrier* consciencieux tromper tout à fait l'attente de ses lecteurs.

MODES DE PARIS.

Juillet 1846.

Donnez-nous du léger, n'en fût-il plus au monde !

Tel est le cri de toutes les femmes, aux champs comme à la ville. Ce cri, nous le concevons sous l'ardente chaleur qui brûle les gazons des campagnes et qui échauffe les pierres des maisons de Paris. Aussi, dans un parc, au jardin des Tuileries, aux Champs-Elysées, partout enfin, vous n'apercevez que des robes de mousseline, d'organdi et autres étoffes si fines, qu'elles rappellent cette gaze de l'île de Cythère, gaze que les Grecs avaient poétiquement appelée du *vent-tissu*. Ah ! nous autres hommes, sommes bien à plaindre avec nos redingotes de drap, et portons envie aux enfans et aux femmes que la laine ne revet plus de son accablante chaleur.

L'autre jour, nous avons vu, dans un de ces rares jardins que le faubourg Saint-Germain possède encore, et qui, bientôt peut-être disparaîtront, par suite d'une pensée de spéculation : nous avons vu, dis-je, deux jeunes et nobles sœurs qui, à l'ombre de vieux et grands marronniers, se promenaient en attendant leur mère qui allait les conduire à une soirée dansante donnée par la duchesse de D...à sa villa de Bellevue. L'aînée de ces demoiselles avait sur une jupe de florence rose extrêmement léger, une robe de mousseline sylphide blanche ; la seconde jupe de cette robe, fendue sur le devant s'arrondissait en tunique un peu au dessous du genou ; cette tunique, le bas de la jupe et la berthe du corsage étaient bordés de mousseline bouillonnée, séparée de deux doigts en deux doigts par une faveur de taffetas rose comprimant les bouillons de la mousseline, et formant ainsi, pour la berthe, pour la tunique et pour la jupe, une garniture de tuyaux en relief. La plus jeune des deux sœurs avait une robe semblable ; seulement le fond de la robe n'était plus blanc, mais bleu ciel, avec la même garniture rose sur bleu.

La mere de ces deux jeunes personnes avait une robe de taffetas gris à raie couleur de rouille. Cette robe, montante, s'enrichissait de chevrons de dentelle qui recommençaient sur le haut de la poitrine, et allaient en diminuant de largeur jusqu'au bas du buste. Les mêmes ornemens descendaient jusqu'au bas de la jupe. Deux bandes de passementerie encadraient cette forme de tablier.

L'organdi fond blanc à larges raies rouilles est très adopté pour les promenades du soir, en voiture, au bois ou aux Champs-Elysées. Ces robes, mi-montantes et mi-décolletées, ont trois et quatre volans, manches demi-longues et vagues ; autant qu'on le peut, on se sauve de la pesanteur des châles, et les pointes de dentelle noire ou les écharpes de dentelle blanche les remplacent.

La couleur écrue et nankin, le nankin lui-même, jouissent aujourd'hui d'une même faveur. Le nankin s'arrange à merveille des ornemens de passementerie et de broderies souvent vertes et parfois bleu ciel ou cerises. Le taffetas blanc est ce que l'on emploie le plus pour les *visites*, si commodes et si fraiches ; on les garnit tantôt d'une haute franche bleu de ciel ou rose. Les chicorées remplacent parfois les franges. Les robes de foulard se portent à corsage montant, fendu pour laisser voir la chemisette ou le fichu, que trois, quatre et cinq belles épingles attachent.

Puis encore nous avons vu des robes à raies de couleur tendre, comme rose et vert pomme, bleu ciel et rose, vert et lilas ; ces robes avaient de chaque côté du corsage une rangée de boutons qui descendaient jusqu'au bas de la jupe.

Il vient de naître une sorte de concurrence aux visites, ce sont les suédoises ; elles ont été inventées pour la vie des eaux et pour les pays de montagne : ce sont des espèces de pardessus qui ne dépassent pas la taille. On les fait d'ordinaire avec des étoffes qui ont un peu de consistance ; car leur but est de défendre de la trop grande fraicheur des soirées. Les manches demi-longues de ces suédoises sont garnies de dentelle noir, et une haute dentelle, entourant la ceinture, retombe sur une jupe de nuance claire.

La grande chaleur a délivré les petites filles et les petits garçons en fourreau, de ses caracos bordés de rubans plissés à la vieille, qui en leur ôtant leur beauté enfantine, les faisaient ressemble à des petits chiens habillés : et si nous revoyons les bras potelés et la jolie poitrine de l'enfance, c'est aux ardeurs anticipées de l'été que nous le devons. Décidément, les chapeaux Watteau à la bergère vont bien aux petites filles. Nous leur reprochons encore trop d'ornemens. Nous aimons mieux de simples rubans noués ou flottans que ces guirlandes de fleurs artificielles. Les chapeaux d'enfant ne veulent que les ornemens les plus simples ; ils sont faits pour être jetés et repris avec toute l'insouciance de l'enfance. A de tels chapeaux il ne faut donc pas ces enjolivemens qui demandent les soins de la raison. (*La Mode.*)

LA REVUE CANADIENNE.

MONTRÉAL, 11 AOUT, 1846.

GRANDE ASSEMBLEE POUR LE CHEMIN DE FER DE MONTREAL A PORTLAND

La plus grande assemblée que nous ayons encore vue à Montréal, a eu lieu hier Lundi, sur le Champ de Mars. Cette immense réunion des habitants de la capitale, dans le but de reveiller l'attention publique sur nos intérêts les plus chers, surtout sur la question vitale du chemin de fer du St. Laurent à l'Atlantique a eu un effet merveilleux, un succès complet. Notre ville s'est acquise dans les dix années écoulée une importance commerciale et industrielle qui l'a placé dans un rang elevé parmi les cités de l'Amérique ; la belle démoustration d'hier fait honneur à l'esprit d'énergie, d'activité et d'entreprise de nos concitoyens et prouve jusqu'à l'évidence combien est grande et ferme leur détermination de conserver notre position par des efforts constants et par une énergie et une activité continue.

Jamais nous n'avons vu un plus bel enthousiasme, une plus louable agitation, une si grande unanimité populaire. Avant-hier le chemin de fer pouvait n'être encore qu'une entreprise de spéculations, aujourd'hui, elle est devenue une entreprise nationale, à laquelle tout le monde, riches et pauvres veulent prendre un part proportionnée à leurs moyens.

Ceci est si vrai qu'hier pour la premiere fois depuis bien des années, les sommités de toutes les origines, de tous les partis, de toutes les nuances politiques, les hommes de toutes les croyances, de toutes les classes, de toutes les conditions étaient réunis dans la plus parfaite harmonie, pour prêter leur appui et leur concours à l'avancement d'une œuvre considérée maintenant par tous comme absolument indispensable, à la prospérité du Bas-Canada et surtout de notre grande et belle ville.

Montréal avait hier une physionomie inaccoutumée, un air de fête et de jubilation qui faisait plaisir à voir, et ce qui était encore plus remarquable et satisfaisant, c'est que toute cette belle démonstration accusait pour la premiese fois, l'existence d'un esprit public et national au milieu de notre population qui présage beaucoup pour l'avenir. Pour celui qui sait observer les hommes et les choses, qui sait déduire les effets des causes, il y a des faits significatifs dans ce concours unanime de tous les partis, lorsqu'il s'agit d'un grand intérêt, qui concerne la société entière : il est bon de voir l'attitude énergique, que prend la colonie en présence des dangers, qui la menacent et combien elle est prête à parer les coups que vient de lui porter la nouvelle législation anglaise. L'assemblée d'hier a préparé les esprits à entrer dans une nouvelle voie d'action et de protection, où les pousseront encore avant longtemps des mesures aussi importantes et aussi nécessaires à la prospérité du Canada que le chemin de fer de Montréal à Portland ; nous voulons parler de la liberté du commerce, dans toute l'acception du mot, et de la libre navigation du St. Laurent. Le même esprit de conservation qui nous rassemblait hier, nous réunira encore un jour, nous en sommes sûrs, pour demander ces deux mesures essentielles à notre grandeur future.

Nous sommes donc très satisfait de l'assemblée d'hier ; Montréal s'est montrée digne de l'occasion A une heure les boutiques et les ateliers se sont fermées ; les rues étaient pavoisées de drapeaux et de bannières. Les différentes sociétés ont marché en rang au Champ de Mars, comme dans un grand jour de fête ; à 2 heures le vaste parallélogramme présentait un spectacle imposant ; 5 à 6000 hommes se pressaient autour de l'immense plate-forme, sur laquelle se trouvaient l'élite des citoyens de la ville ; un grand nombre de capitalistes, des grands propriétaires et quelques étrangers. Au-dessus de leurs têtes le vent agitait les bannières nationales des diverses sociétés parmi lesquelles la grande bannière de la St. Jean-Baptiste, les splendides bannières des marchands Canadiens et de l'Institut se faisaient surtout remarquer par leur luxe et leur élégance. Une musique guerrière faisait résonner les airs de ses accords mâles et rejoinssants et les rayons d'un brillant soleil ajoutaient encore ses gerbes d'or et de lumière à ce beau coup d'œil.

Nous sommes d'autant plus satisfaits des résultats de l'assemblée d'hier que nos compatriotes d'origine Française y ont pris une part bien active et qui leur fait honneur ; ils s'y sont portés en masse ; la plupart des orateurs ont été choisis parmi eux et se sont distingués par des appels énergiques ; enfin ce qui est encore plus significatif, leurs souscriptions ont montré tout l'intérêt qu'ils prennent à cette grande entreprise.

L'honorable M. La Fontaine fut appelé au fauteuil et expliqua à l'assemblée le but qui réunissait ainsi tous les habitants de Montréal. Le savant monsieur fit un excellent discours s'étendant au long sur l'importance de la ligne projetée entre Montréal et Portland, surtout relativement à la position nouvelle dans laquelle la colonie se trouve placée, par suite de la nouvelle politique commerciale de l'Angleterre, qui demande de notre part des efforts constants et redoublés, afin de conserver notre commerce et d'augmenter encore celui qui nous vient de l'ouest du continent. L'hon. M. Lafontaine jeta un rapide coup d'œil sur la grande évolution opérée en Angleterre par le *free trade*, et sur ses immenses résultats, et insista sur la convenance d'introduire ici comme ailleurs, les bienfaisants principes de la liberté des échanges. Mais afin de nous maintenir dans notre position actuelle et afin de l'améliorer, ajouta l'orateur, il nous faut des communications prompte et rapides avec l'Atlantique, car sans cela, une ruine complète nous attend et nous est réservée.

C'est donc le devoir comme l'intérêt de tous les canadiens de prêter main-forte à un si utile et important projet. Mais ajouta M. La F. je ne veux pas vous recommander quelque chose, je ne le ais jamais, sans y croire moi-même, et sans le prouver : je crois que le meilleur moyen de le prouver c'est de montrer l'exemple et de prendre des parts ; je l'ai fait et je suis prêt a en prendre d'autre, si c'est nécessaire.

Le discours de M. LaFontaine fut accueilli et fréquemment interrompu par de vifs applaudissements.